

L'Afrique de l'Ouest avant le VII^e siècle

B. Wai Andah

L'examen critique des données archéologiques et autres dont nous disposons ne corrobore pas la croyance populaire selon laquelle les sociétés néolithiques et de l'Âge du fer en Afrique de l'Ouest devraient essentiellement leurs origines, leur développement et leur caractère général à des facteurs culturels extérieurs. C'est une erreur, en particulier, d'affirmer que, dans la plupart des cas, des idées et des populations venues de l'extérieur, généralement du nord à travers le Sahara, ont stimulé ou provoqué tous les grands événements des premiers temps de la production alimentaire ou du travail du fer et du cuivre. Il ressort plutôt des données disponibles que plusieurs catégories complexes d'ordre régional, sous-régional ou local ont joué un rôle plus ou moins important: que les sites du Néolithique et de l'Âge du fer en Afrique de l'Ouest s'expliquent mieux, à une plus ou moins grande échelle, en tant que parties constituantes de systèmes de sites autant que possible intégrés dans le jeu des grandes contraintes écologiques.

Origine de l'agriculture en Afrique de l'Ouest

On ne saurait trop insister sur le fait que, pour avoir une idée exacte de l'histoire et de l'évolution de l'acclimatation des plantes et de la domestication des animaux sous les tropiques, il convient de revoir fondamenta-

lement et dans certains cas, d'abandonner complètement les conceptions et les systèmes de référence traditionnels, c'est-à-dire européens. Des expériences devront être faites pour aider à découvrir combien de temps il a dû falloir pour obtenir les cultigènes africains actuels à partir de leurs divers ancêtres sauvages et dans les différentes niches écologiques. Il est en outre nécessaire d'élargir la portée des travaux archéologiques. Les études sur la succession des plantes et sur les sols dans les sites préhistoriques (par trop négligées jusqu'ici) sont essentielles (pour la raison principale que l'on manque souvent d'indications « directes ») si l'on veut comprendre quand et comment d'autres activités ont pris le pas sur la chasse et la cueillette en Afrique de l'Ouest.

Dans ce contexte, la domestication signifie les mesures qui consistent à soustraire les animaux aux processus de sélection naturelle, à diriger leur reproduction, à les mettre au service de l'homme en les faisant travailler ou donner leurs produits, et à leur faire acquérir, par l'élevage sélectif, de nouveaux caractères en échange de la perte de certains de ceux qu'ils possédaient. La culture des plantes s'entend ici comme la plantation de tubercules ou le semis de graines, la protection des arbres fruitiers et des plantes grimpanes, etc., en vue d'obtenir, à l'usage de l'homme, une quantité appréciable de ces mêmes tubercules et graines.

On s'abstiendra, dans cette étude, d'utiliser des termes comme *végé-culture* et *arboriculture*, d'usage courant dans les textes, mais qui impliquent l'idée d'une évolution graduelle de réalisations culturelles. De même, on ne tiendra pas compte de la définition de l'agriculture (par exemple: Spencer¹) au sens technologique du terme: « systèmes de production alimentaire qui font intervenir des outils *perfectionnés*, des animaux de trait ou des moyens mécaniques, des méthodes de culture *évoluées* et des techniques de production *éprouvées* ». (Nous avons souligné certains mots pour faire ressortir le caractère relatif d'une telle définition.)

Des études écologiques indiquent, en premier lieu, que la domestication des animaux est réalisable dans les zones tropicale et subtropicale semi-arides de la savane² parce que le pH des sols y est assez élevé ($\pm 7,0$); en conséquence, les macro-éléments, azote et phosphore, sont assez facilement assimilables et les pâturages offrent un apport de protéines relativement élevé. Au contraire, ces études montrent que les animaux domestiques ne constituent pas un élément important de la production alimentaire dans les régions tropicales humides, parce que, notamment, le pH des sols y est généralement faible et que les possibilités d'assimilation des macro-éléments, azote, phosphore et calcium, sont insuffisantes; il s'ensuit que les pâturages abondent en fibres de cellulose indigestes et présentent une valeur d'échauffement élevée. La production et la déperdition de chaleur chez les animaux posent ainsi de sérieux problèmes pour l'élevage du bétail dans les régions tropicales humides. Pour maintenir un certain équilibre thermique, le bétail de ces régions est

1. J.E. SPENCER, 1968, pp.501-502.

2. J.C. BONSMAN, 1970, pp.169-172.

généralement de petite taille, d'où l'avantage d'une grande surface par poids unitaire facilitant la déperdition de chaleur. Là où il y a eu effectivement élevage de bétail, le problème des températures élevées a été apparemment résolu par la sélection de bêtes (de petite taille) capables de s'adapter aux conditions tropicales.

En second lieu, les études écologiques révèlent que, contrairement à celles du Moyen-Orient, les plantes annuelles cultivées dans la plus grande partie de l'Afrique de l'Ouest étaient et sont encore adaptées à la croissance dans un climat saisonnier comportant température élevée et forte humidité. Sauf dans les hautes terres fraîches et relativement sèches, l'incapacité des céréales du Moyen-Orient à résister aux microbes pathogènes qui pullulent aux hautes températures fait que leur culture est un échec complet. Des recherches botaniques³ ont expressément indiqué que certaines plantes telles que le millet (*Pennisetum typhoideum*); des légumineuses comme le pois à vache (*Vigna sinensis*) et le pois voandzou (*Voandzeia subterranea*); des tubercules comme l'igname de Guinée (*Dioscorea cayenensis* et *D. rotundata*); le palmier à huile (*Elaies guinensis*); le fonio (*Digitaria exilis*); l'arachide (*Kerstingiella geocarpa*) et le riz (*Oryza glaberrima*) sont aborigènes et ont été probablement cultivés dès une époque fort reculée dans différentes régions de l'Afrique de l'Ouest⁴.

Des données paléontologiques, botaniques, écologiques, ethnographiques et archéologiques s'accordent pour indiquer que, sur le plan général, les premiers complexes de production alimentaire adoptés ont été l'exploitation du sol (cultures), le pâturage et l'exploitation mixte (autrement dit la combinaison de la culture et de l'élevage). Au niveau particulier, ces complexes différaient selon les espèces de plantes cultivées, les races d'animaux élevés, la façon dont étaient pratiqués la culture et l'élevage, ainsi que les types de peuplement et les systèmes sociaux adoptés.

Des données archéologiques et ethnographiques suggèrent, en fait, l'existence en Afrique de l'Ouest des éléments suivants: 1. un élevage de bétail très ancien dans le Sahara septentrional et oriental; 2. des complexes primaires de cultures de graminées, peut-être permanentes, sur les pentes et les escarpements des hautes terres du Sahara central; 3. des complexes de cultures de graminées dans certaines parties du Sahel et des savanes septentrionales, sujettes à des influences en provenance à la fois du nord et du sud. A cet égard, il apparaît que le delta intérieur du Niger, la bordure du massif du Fouta Djallon dans les bassins supérieurs du Sénégal, du Niger et de la Gambie, et les abords soudanais en général ont pu constituer le noyau à partir duquel ont rayonné les cultures du riz (*Oryza glaberrima*), du millet (*Digitaria*), du sorgho et du millet roseau; 4. l'exploitation mixte et l'élevage du bétail dans les régions centrale et orientale du Sahel et dans certaines parties septentrionales de la savane, activités à l'égard desquelles

3. R. PORTERES, 1950, pp.489-507; *id.*, 1951 (a), pp.16-21; *id.*, 1951 (b), pp.38-42; *id.*, 1962, pp.195-210; H. DOGGET, 1965, pp.50-59; M.A. HAVINDEN, 1970, pp.532-555.

4. Voir volume I, chapitre 25.

la dessiccation du Sahara a pu jouer un rôle important; 5. des complexes de cultures de racines et d'arbres à la lisière des forêts dans l'extrême sud⁵.

Ces complexes primitifs «néolithiques» sont caractérisés par des catégories très variées d'objets fabriqués, ainsi que (pour une grande part selon des déductions) par divers types de peuplement et systèmes sociaux, et par diverses méthodes d'utilisation des sols. Dans certaines zones, cependant (par exemple Tiemassas, au Sénégal; Paratoumbia, en Mauritanie), on constate la rencontre et le chevauchement de deux traditions ou davantage.

En règle générale, les entités chasseresses et pastorales du Nord ont des industries lithiques à base de lames et sont caractérisées par des microlithes géométriques, des pointes projectiles, un très petit nombre ou l'absence d'outils lourds, des gravures sur pierre ou sur coquille d'œuf d'autruche et un choix réduit de poteries assez primitives. D'autre part, les complexes à culture de semis du Sahara central et des prairies septentrionales sont riches en outils de pierre taillée et polie; ils possèdent un outillage taillé varié, une gamme étendue de poteries morphologiquement diversifiées, mais peu ou point de microlithes et de pointes projectiles. Les complexes de plantation (de racines) du Sud présentent aussi des outils polis et meulés, mais se distinguent principalement par des industries fondées sur la taille et dont les produits consistent surtout en lourds bifaces et couperets taillés. Cette originalité de l'équipement technique est également évidente dans le présent ethnographique; elle se manifeste dans la culture par l'emploi de la houe et du bâton à fouir, comme aussi par la façon dont on laboure la terre (en sillons profonds ou non) et dont on la prépare, en tenant soigneusement compte du type de plantes cultivées, de la nature du sol, ainsi que de l'humidité potentielle locale.

Premiers complexes d'élevage au Néolithique dans le Nord

On a retrouvé à Uan Muhuggiag (dans le sud-ouest de la Libye)⁶ et à Adrar Bous (Aïr)⁷ des restes de brévicornes domestiques, et les dates obtenues situent cette domestication du bétail à partir de -5590 ± 200 dans le premier site et de $-3830 - 3790$ dans le second. A Uan Muhuggiag, des restes de moutons étaient également présents. Or, si l'on possède des indices de l'existence, en Egypte et à Kom Ombo, d'animaux à longues cornes contemporains du Pléistocène, il ne semble pas que le bétail brévicorne soit apparu dans la vallée du Nil avant la construction de la grande pyramide de Chéops (-2600).

Le fait que les brévicornes aient été présents dans le Sahara central au moins 1200 ans avant de se manifester sur le Nil exclut toute possibilité qu'ils soient originaires de l'Egypte ou du Proche-Orient. A l'heure actuelle, on ne

5. J. ALEXANDER et D.G. COURSEY, 1969, pp.123-9.

6. F. MORI, 1965.

7. J.D. CLARCK, 1972.

sait pas encore si les progéniteurs du bétail saharien à cornes courtes provenaient du Sahara ou du Maghreb. Toutefois, des mesures des métapodes des animaux de ces deux régions⁸ indiquent clairement une diminution de leur taille au cours des âges, les animaux du Pléistocène ayant possédé les plus grands métapodes.

Cependant, des vestiges culturels donnent à penser qu'il a pu exister en Libye un premier exemple de passage de la chasse et de la cueillette au pâturage, étendu en direction du sud-est jusqu'à Adrar Bous (Ténéré – 4000 – 2500), et du sud-ouest jusqu'à Tichitt (phase Khimiya postérieure à –1500). Dans ces autres zones, les pasteurs ont été apparemment les descendants directs des premiers habitants; à Tichitt, en particulier, cette nouvelle forme d'existence a probablement supplanté celle de Néolithiques pratiquant la culture de graminées, à moins qu'elle ne l'ait amalgamée. Et s'il en fut ainsi, c'est que le concept de la domestication du bétail a été transféré à ces zones ou que celles-ci se sont trouvées en bordure d'un vaste centre d'une telle domestication. La datation au radiocarbone de sites présentant le *bos* domestiqué (figure 1) indique la possibilité que l'élevage du bétail se soit étendu du cœur du Sahara jusqu'aux confins du Sahara méridional et du Sahel ouest-africain, extension qui ne serait pas sans rapport avec la dessiccation de la région désertique.

Premiers complexes de cultures de graminées au Néolithique

En l'état actuel de nos connaissances, il semble que les premières cultures de graines, à l'exclusion de toute autre forme de culture, soient apparues dans les hautes terres du Sahara central (fig. 2), beaucoup plus tôt que n'importe où au sud. Les premiers signes de ces manifestations primitives du Néolithique proviennent principalement des abris sous roche d'Amekni et de Meniet, au Hoggar (fig. 1). A Amekni, Camps⁹ a retrouvé deux grains de pollen qui, étant donné leur taille et leur forme, sont considérés comme appartenant à une variété domestique de *Pennisetum* et que la datation situe entre –6100 et –4850. Sur le site de Meniet, Pons et Quezel¹⁰ ont également identifié deux grains de pollen appartenant à un niveau remontant à environ –3600 et qui paraissent provenir d'une céréale cultivée. Hugot¹¹ pense qu'il s'agit de blé.

D'autres indices, moins concluants, relatifs à la culture de graminées dans cette région proviennent de l'Abri sous roche de Sefar, dans le Tassili; le radiocarbone les situe vers –3100. Dans cet abri, des peintures rupestres¹² ont apparemment pour sujet le travail de la terre, tandis que des témoignages linguistiques attribuent à la culture du sorgho dans le

8. A.B. SMITH, 1973, communication personnelle.

9. G. CAMPS, 1969 (a), pp. 186-188.

10. A. PONS et P. QUEZEL, 1957, pp. 27, 35.

11. H.J. HUGOT, 1968, p. 485.

12. H. LHOÏTE, 1959, p. 118.

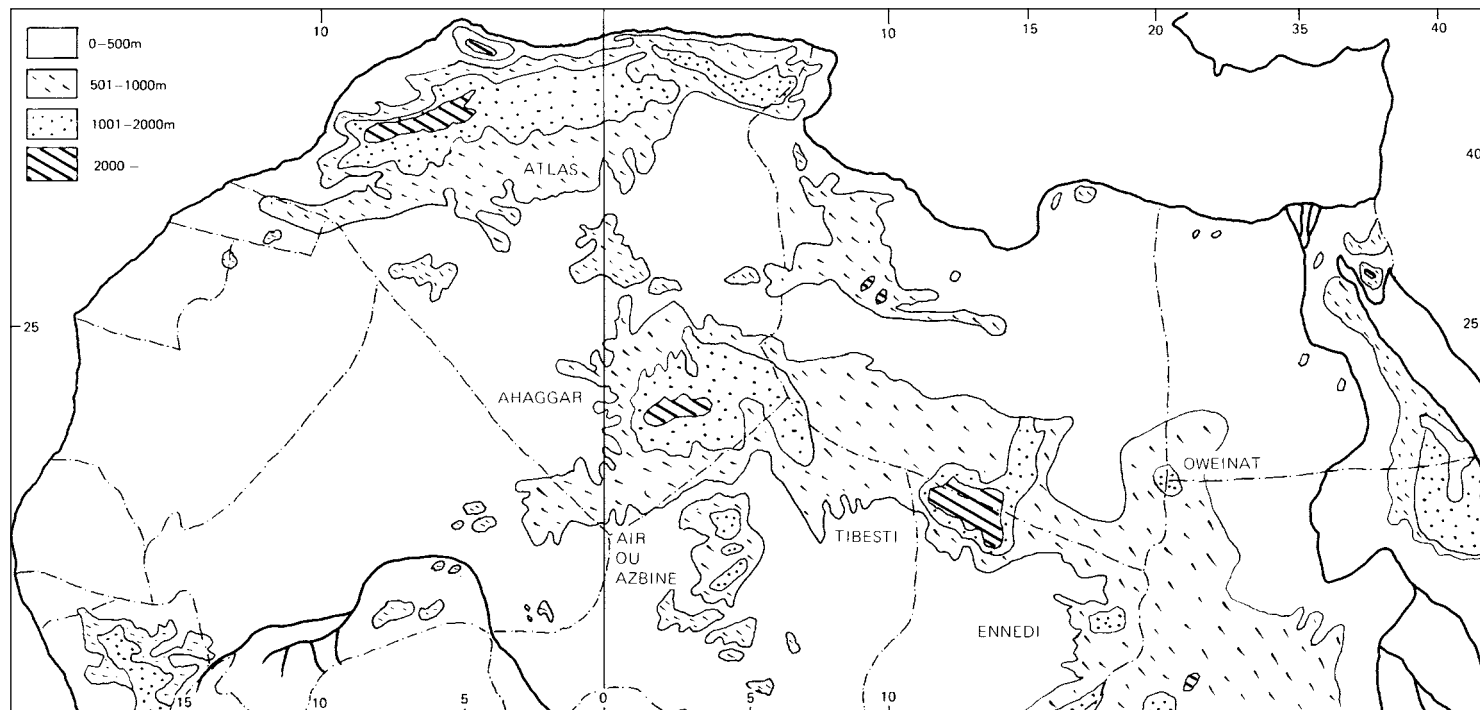


Figure 2. Sahara: carte du relief.
(Carte fournie par l'auteur.)

Sahara central¹³ une très lointaine antiquité. Indépendamment de leur utilisation d'abris sous roche, les populations préhistoriques de cette région habitaient des villages relativement étendus et permanents, ou des installations situées à flanc de coteau ou au bord d'escarpements dominant des lacs ou des oueds¹⁴. Les produits de leur technologie comprenaient en abondance des haches en pierre taillée ou polie, des broyeurs et des meules, des galets évidés, des frottoirs, des poteries et toutes sortes d'outils sur éclats.

On a trop souvent suggéré sans grandes preuves à l'appui¹⁵ que ce complexe de cultures était l'indice d'une diffusion-stimulation en provenance du Proche-Orient via l'Égypte. Avant tout, le complexe culturel, associé aux graines probablement récoltées découvertes dans les sites du Sahara central, est très différent de ceux d'Égypte et du Proche-Orient. Ensuite, les datations des récoltes les plus lointaines sur le plan archéologique retrouvées en Égypte sont apparemment postérieures à celles d'Amekni. Enfin, les similitudes culturelles (par exemple le grand nombre de meules), entre le complexe du Sahara central et le complexe précéramique découvert par Hobler et Hester¹⁶ au voisinage des oasis de Dungal et de Dinegil dans le sud-ouest de la Libye, sont bien insuffisantes pour laisser supposer une proche parenté quelconque. Par opposition au complexe du Hoggar, celui de Libye offre une industrie de lames, non d'éclats; il comprend plusieurs lames arquées, un choix de projectiles, des outils en formes de forets et des bifaces en forme de couteaux. Ce complexe, qui remonte au moins à -6000 et peut-être jusqu'à -8300, présente une plus grande similitude avec les industries épipaléolithiques du nord-est de l'Afrique et de la région nubienne du Nil. Ainsi, bien que le complexe libyen soit situé à l'extrémité nord-est du vaste plateau semi-circulaire qui s'étend à travers le Sahara central, il ne peut en aucune façon être tenu comme le précurseur direct du « Néolithique » du Hoggar qui se présente à l'extrémité sud-ouest de ce même plateau. Il semble que les archéologues qui travaillent dans la région auraient avantage à rechercher le précurseur d'abord dans cette même région du Hoggar.

Il est courant de considérer le Néolithique dans les diverses parties de l'Ouest africain sous l'angle d'influences septentrionales, et cela non sans raison, puisque, dans cette région, certaines des industries de l'Age de la pierre récent présentent des affinités avec les complexes postpaléolithiques du Hoggar ou ceux du Sahara oriental et du Maghreb. Cependant, les principales traditions archéologiques caractéristiques du Néolithique primaire (Age de la pierre récent) de cette région présentent des traits qui leur sont propres, notamment dans la céramique, l'outillage, et les dimensions et l'ordonnance des habitats. A l'époque, ces derniers étaient pour la plupart installés sur des escarpements ou en terrain plat près de lacs ou d'oueds. On distingue trois

13. G. CAMPS, 1960 (b), p. 79.

14. J.P. MAITRE, 1966, pp. 95-104.

15. P.J. MUNSON, 1972.

16. P.M. HOBLER et J.J. HESTER, 1969, pp. 120-130.

traditions principales qui correspondent probablement à des différences dans le cadre économique et social :

— sur la bordure nord de cette région, on trouve des industries comme celles du Ténéré et de Bel-Air (Sénégal); elles sont fondées sur les lames et comprennent une variété de microlithes géométriques et/ou de projectiles, et peu ou point d'éléments de pierre polie ou meulée; quant aux installations, elles sont groupées et relativement réduites

— dans les parties centrales comme celles de Borkou, de l'Ennedi, du Tilemsi, de Ntereso et Daima, on trouve des industries où les microlithes géométriques font défaut, mais qui offrent une variété de projectiles, d'hameçons et de harpons, et des éléments de pierre polie ou meulée. Les zones d'habitat sont relativement étendues;

— le troisième groupe d'industries, au sud, est représenté surtout par les complexes de Nok et de Kintampo; il est pratiquement dépourvu de lames, de microlithes géométriques et de projectiles, mais est riche en outils de pierre polie ou meulée. Il est caractérisé par des installations plus vastes et apparemment plus permanentes.

Les indications recueillies à propos sur les sites de Karkarichinkat¹⁷ (figure 3) révèlent que, pendant au moins les derniers temps de la phase humide la plus récente du Sahara (–2000 à –1300), cette zone a été habitée par des pasteurs qui vivaient d'une façon peu différente de celle des pasteurs semi-nomades d'aujourd'hui, tels les Nuer du Soudan¹⁸ et les Peul d'Afrique occidentale¹⁹. Les sites de la partie sud de Karkarichinkat ressemblent à des camps de pêcheurs ou de bergers, comme en témoigne l'abondance de coquilles bivalves et d'arêtes de poissons, ainsi que de restes de *bos*; mais, mis à part des hameçons, il n'y a que peu ou point d'objets lithiques façonnés. Au contraire, l'abondance de poteries, de figurines d'animaux en argile, d'objets lithiques façonnés (notamment d'une grande variété de projectiles) dans la partie nord de Karkarichinkat fait penser à un abandon de la passivité et un engagement plus marqué dans la voie de l'élevage, de la chasse, et peut-être aussi, dans une certaine mesure, de l'agriculture.

Les groupes culturels qui vivaient dans le nord du Tilemsi, aux alentours d'Asselar, avaient une industrie tout à fait semblable à celle du Ténéré dans la région saharienne (Tixier, 1962²⁰) et qui date au moins de la même époque (des restes de squelettes remontent à –4440). Les deux groupes contiennent des meules, des haches polies et des grattoirs. Les formes géométriques sont plus rares dans le Bas-Tilemsi et des différences sont apparentes dans des éléments tels que les pointes projectiles et la poterie. À Asselar et Karkarichinkat, en dehors de l'élevage du bétail, il semble que ces peuples aient chassé le gibier (gazelles, sangliers, girafes, etc.) Ils ont également pratiqué la pêche, le ramassage de mollusques et la récolte de plantes (*Grewia sp.*, *Celtis*

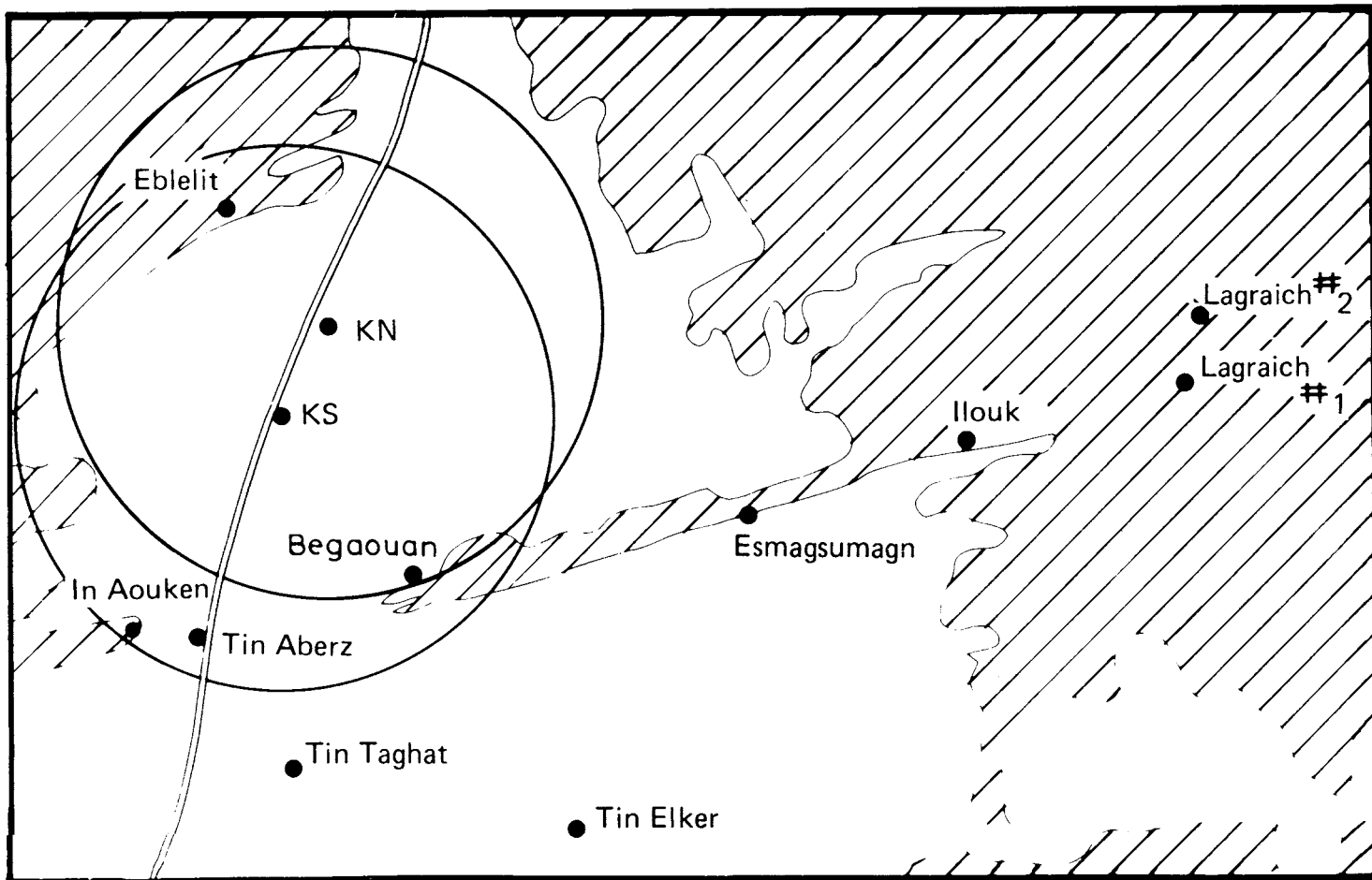
17. A.B. SMITH, 1974, pp.33-56.

18. E.E. EVANS-PRITCHARD, 1940.

19. M. DUPIRE, 1962 et 1972.

20. Cet auteur n'est pas cité dans la bibliographie.

Figure 3. Complexe de la Vallée de Tlemst (d'après A.B. Smith, 1974).



integrifolia, *Vitex sp.*, et *Acacia nilotica*). L'écologie actuelle de ces plantes laisse supposer des précipitations d'environ 200 mm, ce qui représente le double de celles des temps présents dans la vallée du Bas-Tilemsi. Les études de Camps²¹ dans l'erg d'Admer, au sud du Tassili N'Ajjer, donnent à penser que des pasteurs disposant d'industries semblables à celles du Ténéré ont vécu à une latitude aussi septentrionale et qu'ils ont également occupé le Tassili N'Ajjer et les plaines avoisinantes dès le IV^e millénaire, si ce n'est avant.

Les recherches effectuées dans la région du Dhar Tichitt, Mauritanie méridionale (figure 4), ont révélé une séquence en huit phases, bien datées, de l'Age de la pierre récent²² contenant des données vivrières qui éclairent quelque peu le problème des premières productions alimentaires dans cette zone en particulier et dans la région des cours supérieurs du Sénégal et du Niger en général.

Une explication de la tendance en matière d'agriculture à Tichitt, plausible parce qu'elle concorde beaucoup mieux avec les données archéologiques, voudrait qu'une culture et une propagation spéciales de *Cenchrus biflorus* aient eu lieu depuis la phase Khimyia (-1500), l'intensification et l'extension de cette pratique initiale de production et propagation des plantes s'étendant à plusieurs autres plantes au cours de la phase sèche de Naghez (-1100). Munson et de nombreux autres archéologues semblent oublier que la forme cultivée d'une plante représente l'*aboutissement* et non les débuts du processus d'amélioration. Le temps requis par le processus de sélection des cultigènes diffère selon la plante et les facteurs culturels et écologiques propres à la région. Le fait que seuls le *Pennisetum* et le *Brachiaria deflexa* apportent les ultimes témoignages des efforts d'acclimatation déployés par l'homme indique simplement que c'est avec ces plantes qu'il a obtenu les meilleurs résultats et non pas qu'elles ont été les seules plantes cultivées. Ainsi s'explique aisément l'expansion marquée du *Pennisetum* et la continuité de la présence du *Brachiaria deflexa* au cours des phases ultérieures.

Parfois nommée le *firki*, la région au sud du lac Tchad comprend des plaines d'argile noire qui s'étendent à partir des rivages méridionaux du lac Tchad et dont la formation pourrait être due à des sédiments lacustres amassés en bordure d'un ancien lac plus grand²³. C'est également la région où Portères pense que le *Sorghum arundinaceum* et le *Pennisetum* (millet perlé ou millet roseau) ont été acclimatés pour la première fois. Cette zone est relativement fertile et bien irriguée. Bien que la moyenne des précipitations annuelles soit faible (655 mm à Maiduguri) et la saison sèche suffisamment longue et chaude (jusqu'à 43°C) pour assécher la plupart des cours d'eau, la région est inondée et impraticable pendant les pluies, par suite, principalement, de l'imperméabilité des plaines parfaitement horizontales. D'autre part, les sols retiennent bien l'humidité une fois qu'ils l'ont absorbée; actuellement, cette rétention est culturellement facilitée par la construction de levées de

21. G. CAMPS, 1969 (a), *op. cit.*

22. P.J. MUNSON, 1967, p. 91; *id.*, 1968, pp. 6-13; *id.*, 1970, pp. 47-48; *id.*, 1972, *op. cit.*; R. MAUNY, 1950, pp. 35-43.

23. R.A. PULLAN, 1965.

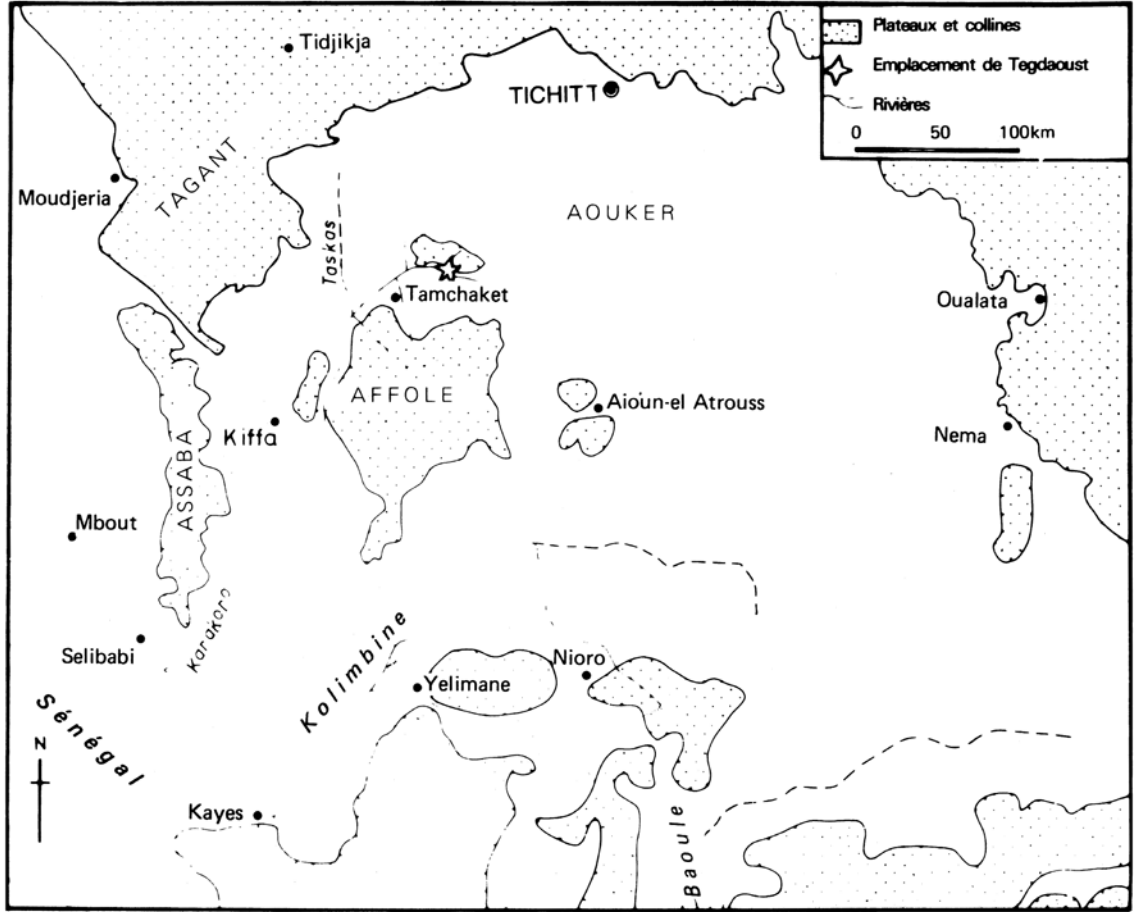


Figure 4. Région de Tichitt.
(Carte fournie par l'auteur.)

terre de faible hauteur autour des champs. Les inondations saisonnières ont fait de cette région une zone d'habitat favorable, tant pour des cultivateurs que pour des pasteurs, mais les extrêmes saisonniers ont considérablement réduit le nombre des sites habitables, et l'utilisation constante de ces zones dans le passé a entraîné l'accumulation d'habitations sous forme de tertres ou tells.

Les fouilles pratiquées sur certains de ces tertres disséminés dans le Nord du Nigeria, au Cameroun et au Tchad ont jusqu'ici permis de mettre au jour des vestiges d'occupations échelonnées sur de longues périodes, dont on sait que, dans certains cas, elles ont approché et même dépassé 2000 ans. Lebeuf²⁴ qui a surtout travaillé au Tchad, est convaincu que ces tertres sont liés aux Sao de la tradition orale. Même si ce terme présente une grande signification culturelle ou ethnique, l'auteur de la présente étude éprouve le même scrupule que Connah²⁵ à s'en remettre à la tradition orale pour identifier des populations dont certaines vivaient voilà 2500 ans.

Connah²⁶ a procédé également à l'étude systématique d'un des plus remarquables de ces tertres, celui de Daima (14°30'E et 12°12,5'N). Ces vestiges de Daima donnent à penser que des pasteurs de l'Age de la pierre récent ont vécu dans cette région au début du VI^e siècle avant notre ère, gardant des troupeaux de bêtes à cornes, de moutons et de chèvres. Ils auraient utilisé des haches de pierre polie — dont le matériau a dû nécessairement être transporté sur de longs parcours jusqu'à cette région complètement dépourvue de pierres — et fabriqué des outils et des armes en os poli. Parmi les découvertes les plus frappantes faites à ce niveau figurent de grandes quantités d'ossements d'animaux qui témoignent de l'importance de l'élément pastoral, ainsi que de nombreuses figurines d'argile représentant apparemment des animaux domestiques. Les premiers habitants de ce site n'ont vraisemblablement construit qu'en bois et en végétaux, tout métal leur faisant totalement défaut.

A la suite des découvertes faites dans des sites tel que Rop²⁷ et Dutsen Kongba²⁸ on a de fortes raisons de croire qu'une phase néolithique parfaitement familiarisée avec l'usage de la pierre a précédé immédiatement la fameuse civilisation de Nok de l'Age du fer (c'est-à-dire avant -2500) dans la mosaïque de savanes du plateau de Jos. S'il en est ainsi, le niveau correspondant comprenait probablement des produits d'une industrie microlithique en plus des outils de pierre taillée et polie également trouvés aux niveaux de l'âge du fer récent. Les populations de Nok ont fort bien pu faire le commerce de ces outils avec celles qui occupaient, au nord, les régions dépourvues de pierres, et il en est peut-être de même des poteries dont, à Daima, la meilleure représentation consiste en une fine céramique aux surfaces rouges satinées souvent décorées au peigne ou avec la roulette.

24. J.P. LEBEUF, 1962.

25. G. CONNAH, 1969 (b), p. 55.

26. G. CONNAH, 1967 (a), pp. 146-147; *id.*, 1967 (b).

27. E. EYO, 1964-1965, pp. 5-13; *id.*, 1972, pp. 13-16.

28. R.N. YORK, F. BASSEY, et *al.*, 1974.

Des vestiges archéologiques qui indiquent l'existence d'un groupe de Noirs produisant des denrées alimentaires dès -1400 -1300 et peut-être même avant ont été découverts dans quatre régions principales du Ghana central: à l'est des monts Banda, dans les hautes terres qui entourent Kintampo, dans des sites fluviaux disséminés dans les étendues boisées du bassin intérieur de la Volta, et dans les plaines d'Accra à l'extrême sud. Il s'agit des complexes de Kintampo-Ntereso.

Sans doute est-ce sur le plan de l'environnement plutôt que sur celui du matériel culturel que ces groupes de sites peuvent être maintenant différenciés. Les enduits cuits sont assez courants à Kintampo et indiquent des habitations plus ou moins fixes. Les planches polies et les « râpes » (également dénommées cigares en terre cuite) largement répandues dans des secteurs où la pierre propre à la taille est absente sont révélatrices d'une sorte de commerce interrégional. Sur trois des sites de Kintampo, des vestiges montrent également que le complexe de Kintampo a succédé à un autre possédant une tradition toute différente du travail de la céramique et renfermant un ensemble d'objets lithiques aussi bien que d'origine animale suggérant la pratique à une grande échelle de la chasse, de la cueillette et d'une culture alimentaire naissante.

Ntereso représente dans la région de Kintampo un site assez particulier, dont la portée est difficile à déterminer. Il se trouve sur une petite élévation de terrain dominant un site fluvial où les ressources aquatiques (coquillages, poissons) avaient une grande importance. Il est donc probable que la présence de harpons et d'hameçons dans cette industrie indique une adaptation spéciale à une situation riveraine. On trouve également une grande variété de pointes de flèches fort bien travaillées, uniques dans les parages et qui témoignent d'affinités sahariennes. Les datations au radiocarbone (en moyenne -1300) situent ce site approximativement à la même époque que Kintampo (c'est-à-dire postérieurement à -1450). Les ossements d'animaux découverts appartiennent pour la plupart à des espèces sauvages, des antilopes en particulier. Toutefois, on a également identifié des chèvres naines²⁹. Davies³⁰ a affirmé que les épis de *Pennisetum* servaient de roulettes pour décorer certaines céramiques, mais cette observation n'est guère concluante, puisque, ainsi qu'on l'a fait remarquer³¹, de petites oscillations rapides d'un peigne aux dents fines peuvent produire les mêmes effets.

Les lisières de la forêt

Un complexe industriel nettement local et dont le caractère diffère de celui des industries antérieures de l'Age de la pierre récent a succédé directement à ces dernières dans les zones en bordure de la forêt en Afrique de l'Ouest, ainsi que dans les grandes prairies du nord de la Haute-Volta centrale. Cette industrie épiète sur un complexe néolithique plus septentrional de certaines parties du Sénégal, du Mali et de la Mauritanie (le Paratombien de Vaufréy).

29. P.L. CARTER et C. FLIGHT, 1972, pp.277-82.

30. O. DAVIES, 1974.

31. C. FLIGHT, 1972.

Les premiers producteurs d'aliments de la région de la forêt (appelés Néolithiques de Guinée) habitaient des abris sous roche et des grottes aussi bien que des installations en plein air. Comme abris, on peut citer Yengema³², Kamabai et Yagala, tous en Sierra Leone³³, Kakimbon, Blande et les « Monkey Caves » en Guinée, Bosumpra au Ghana, Iwo Eleru et Ukpa au Nigeria. D'Iwo Eleru proviennent des indices qui permettent de penser que les prédécesseurs de ces populations étaient, comme les populations néolithiques, noirs. Les plus connus des habitats en plein air comprennent les sites de la vallée et des contreforts du Rim, dans le nord de la Haute-Volta centrale, et les sites de Rarenne, de Tiemassas et du cap Manuel, sur le littoral du Sénégal.

Dans nombre de ces zones, les « Néolithiques de Guinée » occupaient ou exploitaient des sols rocheux contenant des affleurements de quartz, de la dolérite et des silex métavolcaniques. En outre, il apparaît que, dans des sites tels que Rim, les versants des collines étaient utilisés pour des cultures en terrasses. Les caractéristiques les plus courantes de ce complexe sont de lourds outils en forme de pics taillés en bifaces, des bifaces semi-circulaires (les houes de Davies) et d'autres bifaces également primitifs, un grand nombre et une grande variété de haches polies, de meules, quelques pilons et de petits fragments de quartz, notamment des « outils esquilles », et de la céramique décorée à la roulette. Les bifaces en forme de pics et en demi-lune paraissent procéder des bifaces et pics nucléiformes Sango, et l'on a émis l'avis³⁴ qu'ils servaient probablement pour la plantation et la récolte des tubercules et pour creuser des pièges à gibier. Les pilons et les mortiers (qui avaient sans doute leur réplique en bois) devaient être utilisés pour broyer les tubercules tropicaux fibreux à peu près comme on le fait encore de nos jours³⁵.

Là où ce complexe se rencontre avec une tradition plus septentrionale, comme dans le Paratoumbien du Mali et de la Mauritanie, et au Sénégal (entre Pointe-Sarenne et Tiemassas), on trouve généralement les types précités d'objets façonnés mêlés à des pointes foliacées, des lames à entailles et des lames aux bords retouchés. A Tiemassas, le complexe local (Néolithique méridional), situé grâce à la stratigraphie naturelle à une époque comprise entre -6000 et -2000³⁶, précède nettement le Néolithique septentrional (Belairien) surimposé; il découle directement des traditions locales de l'Age de la pierre récent.

Il est significatif que ces indices archéologiques de la jonction Mali-Mauritanie-Sénégal semblent étayer la thèse de Portères selon laquelle les riz africains à gaine rouge (*Oryza glaberrima* et *Oryza stapfili*) pourraient avoir été initialement acclimatés grâce à une méthode indigène de culture humide vieille d'au moins 3500 ans dans les vastes plaines inondées du Haut-Niger entre Ségou et Tombouctou, région du Mali où le Niger se ramifie en de nombreux cours d'eau et lacs (delta intérieur du Niger). De là, cette culture

32. C.S. COON, 1968.

33. J.H. ATHERTON, 1972, pp.39 sq.

34. O. DAVIES, 1968, pp.479-482.

35. T. SHAW, 1972.

36. C. DESCAMPS, D. DEMOULIN et A. ABDALLAH, 1967, pp.130-132.

a pu se répandre le long du cours de la Gambie et de celui de la Casamance jusqu'aux populations côtières de la Sénégambie. Il est non moins intéressant de noter que l'idée que la culture du riz a pu résulter de l'importation de connaissances en matière de cultures céréalières ne résiste pas à l'examen des indices botaniques. Portères³⁷ a fait remarquer que, si la forme ancestrale du blé (*emmer*) produisait des graines comestibles qui pouvaient être récoltées à maturité, ce qui permettait de les cultiver ensuite, tel n'était pas le cas pour le riz africain, dont les formes ancestrales ne produisaient pas de graines récoltables.

Plus à l'est, en particulier dans le cas des sites de la Sierra Leone, d'Iwo Eleru et de Bosumpra, les datations et la nature des stratifications archéologiques dans les zones des lisières de la forêt donnent à penser que de grands changements sont intervenus dans la technologie (céramique, outils de pierre polie, etc.), concordant vraisemblablement avec les débuts de la culture indigène de plantes locales telles que les ignames à noix et les palmiers à huile. Ces changements ont remonté de là vers le nord.

Ainsi l'ensemble des informations tendent à montrer que le Sahara central et les hautes terres avoisinantes du Sahel ont constitué le centre des premières cultures spontanées de certaines graminées, en particulier du *Pennisetum* et du sorgho, tandis que les zones du Nigeria à la lisière de la forêt ont été le lieu des premières cultures indigènes de certaines racines (ignames, ignames à noix) et de certains arbres (palmier à huile). D'autre part, les confins de la forêt à l'extrême ouest constituaient le point de départ de la culture du riz. Traitant plus spécialement du sorgho, Portères³⁸ a noté que, des trois régions qui possédaient des réserves substantielles de sorgho non cultivé (Afrique de l'Ouest, Ethiopie et Afrique de l'Est), l'Afrique de l'Ouest présente un intérêt particulier, parce que, à la différence de l'Afrique de l'Est (et de l'Asie), ses spécimens actuels sont uniques au lieu de résulter de croisements entre les trois formes primitives. Plus récemment, cependant, Stemler et ses collaborateurs³⁹ ont proposé de considérer *Candatum* comme une variété relativement nouvelle de sorgho, obtenue pour la première fois peu après 350 de notre ère par des populations de l'actuelle République du Soudan parlant une langue de la famille Chari-Nil.

Alors qu'elles indiquent que l'homme du Néolithique du Sahara central (environ -7000) est le premier de tous les néolithiques cultivateurs primitifs, les datations au radiocarbone révèlent aussi que, dans les zones à la lisière de la forêt, le passage à la production alimentaire a eu lieu beaucoup plus tôt que dans les zones du Soudan et du Sahel, au nord. A Iwo Eleru, cette transition s'est étendue sur une période allant de peu après -4000 -3620, jusqu'à -1500. Dans l'abri sous roche d'Upka, près d'afikpo (5°54'N; 7°56'E)⁴⁰ la datation de la couche renfermant de la poterie et des hoes néolithiques indique une période comprise entre -2935 ± 140 et -95.

37. R. PORTÈRES, 1962, pp.195-210.

38. R. PORTÈRES, 1962, *op. cit.*,

39. A.B.L. STEMLER, J.R. HARLAN et J.M.J. DEWET, 1975, pp.161-183.

40. T. SHAW, 1969 (b), pp.364-373.

C'est un peu plus tard que le Néolithique de Guinée apparaît en Sierra Leone, à l'est, et en Haute-Volta, au nord. Dans la grotte de Yengema, une datation thermoluminescente pratiquée sur de la poterie représentant « plus ou moins le commencement et la fin du Néolithique de la céramique » indique une époque s'étendant de -2500 à -1500. A Kamabai, les niveaux néolithiques couvrent également une période allant de -2500 à +340 ± 100. Dans le centre nord de la Haute-Volta (Rim), ce même type d'industrie se situe entre -1650 et +1000.

Le caractère spécifique du Néolithique guinéen des lisières de la forêt et sa datation par rapport aux premiers complexes culturels de production alimentaire dans la savane et le Sahel suggèrent non seulement que le passage à la production alimentaire est survenu plus tôt dans les zones forestières, mais encore qu'il a été indépendant des influences septentrionales. Ces indices viennent ainsi à l'appui de l'idée que des cultures indigènes telles que le riz (à l'Ouest), les ignames et le palmier à huile (à l'est) dans la région forestière sont le résultat d'initiatives anciennes prises indépendamment par les populations locales. A cet égard, il convient aussi de remarquer que l'usure des dents du squelette d'Iwo Eleru⁴¹ peut s'expliquer par la mastication de tubercules enduits de sable appartenant à une espèce telle que les ignames. Il n'est pas moins significatif que les sites néolithiques guinéens prédominent nettement en bordure de la forêt, dans les forêts-galeries le long des cours d'eau, ou dans les clairières, lieux qui sont tous l'habitat naturel de l'igname.

Le fait que les Néolithiques de Guinée se soient avancés vers le nord jusqu'en Haute-Volta et qu'on les y trouve encore plus tard (tandis qu'ils se mêlent à des éléments du nord dans certaines parties du Mali, de la Mauritanie et du Sénégal) indique que des influences méridionales ont bien pénétré au nord. A l'instar de nombreux cultivateurs de la forêt tropicale de nos jours, il se peut que les Néolithiques cultivateurs d'arbres et de tubercules aient pratiqué, au moins dans les débuts, l'agriculture semi-nomade et aient, par conséquent, vécu en petits groupes et dans des installations relativement petites plutôt que le contraire.

Affirmer ainsi que les complexes des premiers Néolithiques de l'Ouest africain présentaient des caractéristiques locales bien déterminées, dont beaucoup témoignaient d'un effort d'adaptation économique et social indépendamment développé, en réponse à des conditions écologiques particulières, ne signifie pas que chacun de ces complexes constituait une enclave isolée. Les quelques restes de squelettes découverts font penser que les populations de la plupart de ces zones étaient noires.

Au Sahara, le Néolithique apparaît comme un mélange de Méditerranéens et de Noirs; ce sont eux qui peuplent le Tassili néolithique. En se repliant vers le sud, ils ont probablement donné naissance à plusieurs des groupes mélanodermes peuplant la savane actuelle.

Que les premières populations néolithiques noires de l'Afrique de l'Ouest n'aient pas vécu dans des enclaves culturelles isolées, c'est ce qui

41. T. SHAW, 1971, p. 65.

ressort également de similitudes dans les caractéristiques de la poterie (par exemple la technique « oscillante » et la décoration par empreintes de peigne). Si la datation est exacte, il est vraisemblable que ces particularités de la poterie se sont propagées à partir du Sahara central (où était connue la culture de graminées) jusqu'à des régions du Sahel et de la savane. D'autre part, la roulette était plus spécifiquement un objet du sud, alors que les lignes ondulées pointillées ou continues, typiques des régions nilotiques, sont totalement absentes dans le sud et n'apparaissent que dans quelques complexes du Sahara oriental et central (Hoggar, Bornou-Tchad et Sud-Ennedi).

Il est également important d'insister sur le fait que les changements survenus dans la production alimentaire n'ont pas obligatoirement entraîné l'utilisation d'un outillage visiblement nouveau. Des exemples ethnographiques incitent l'auteur de la présente étude à penser qu'une telle évolution a pu dépendre de changements dans les méthodes de travail et d'utilisation des sols, sans nécessairement impliquer une modification des outils. On peut citer comme exemples la construction de terrasses et le billonnage amélioré, l'utilisation du fumier, le binage et le sarclage, le repiquage, la polyculture, l'utilisation rationnelle des ressources en eau et la conservation des sols. Il est possible qu'on ait eu recours à de tels changements en divers lieux et à diverses époques, lorsque, pour une raison ou une autre, les terres cultivées venaient à se faire vraiment rares. Cette évolution des méthodes agricoles n'a pas laissé d'influencer l'organisation sociale et les caractéristiques de peuplement, mais on ne saurait généraliser, attendu que ce facteur a agi concurremment avec d'autres dont le type et le caractère variaient probablement d'une région à l'autre.

Selon les données dont on dispose aujourd'hui, il a existé au moins quatre zones principales de développement au Néolithique, dont deux se situaient à l'extrême nord de l'Afrique de l'Ouest. C'est surtout dans les vastes plaines de la région septentrionale que la forme pastorale de la transhumance s'est établie de très bonne heure. Dans les régions lacustres, dans les vallées et sur les pentes des collines avoisinantes, la culture de graminées et, dans certains cas, l'élevage associé à la culture ont prédominé. D'autre part, au sud, les terres basses et les lisières des forêts ont été des centres principaux de cultures de plantes et d'arbres.

On distingue, en Afrique de l'Ouest, deux foyers principaux: l'un au nord, dans la zone intermédiaire Sahel-Soudan, l'autre au sud, en bordure de la région forestière. Ces deux zones clés étaient ainsi comprises dans des régions à saisons opposées, avec une saison défavorable à la croissance végétale (chaleur, sécheresse, froid). Dans un tel cadre écologique, les plantes accumulent des réserves qui leur permettent de résister et de reprendre avec vigueur une vie nouvelle quand revient la saison « favorable ». Ces réserves prenaient la forme de racines et de tubercules dans le sud, et de graines dans le nord de la zone soudanaise.

Dans la forêt et la savane, où les variations climatiques saisonnières sont inexistantes ou presque, les plantes croissaient à un rythme lent et régulier. Elles n'avaient pas à lutter pour vivre, ni à accumuler de réserves, et c'est ce

qui a probablement encouragé les essais d'acclimatation dans les deux zones clés. Ensermée entre celles-ci, la savane centrale a été, selon toute apparence, le point de rencontre des influences du nord et du sud.

Un facteur important est constitué par le fait que la saison de pousse des plantes était plus longue dans la région des terres basses forestières, tandis que les sols des zones lacustres et fluviales du nord étaient à la fois plus fertiles et tout aussi faciles à travailler. Le genre de vie de l'homme dans ces régions en était influencé dans une certaine mesure, comme l'était son action sur la nature. Si, dans les régions du nord, il suffisait de défricher quelques arpents de brousse pour pouvoir ensuite travailler le sol à la houe, une activité agricole en expansion dans les zones de la forêt entraînait souvent une déforestation plus intense (ou plus étendue), ce qui n'allait pas forcément de pair avec l'agrandissement et la permanence des installations. Là où, dans le premier système, une surface limitée de terrain pouvait être exploitée de façon continue, il fallait souvent, dans le second, pratiquer un type de culture semi-nomade. Ces différences fondamentales de systèmes d'exploitation ont eu, au cours des âges préhistorique et historique, des répercussions importantes sur les dimensions et le caractère des groupes sociaux de l'Afrique de l'Ouest, ainsi que sur la nature de leurs installations. Mais le développement des premières productions alimentaires ainsi que ses conséquences ont varié dans une certaine mesure avec le cadre écologique.

Cependant, dans les trois principales régions culturelles, le passage de la cueillette à la culture alimentaire a modifié de diverses façons l'attitude de l'homme envers son environnement naturel et son groupe. De cueilleur il est devenu producteur et « conservateur » et a pu, par la suite, échanger (grâce au commerce à grande distance) les produits qui manquaient à ses voisins contre les denrées dont avait besoin son propre groupe. L'évolution économique a, en outre, encouragé l'homme à se livrer à des activités artisanales et à mettre au point de nouvelles techniques (céramique, travail des métaux, etc.), ainsi qu'à jeter les bases de réseaux commerciaux actifs et complexes et de transformations profondes de la société. Mais ces transformations ont différé, par leur nature et leur ampleur, avec le type de base agricole qui avait été créé.

l'Age du fer primitif

Les étapes du développement de l'Age du fer ne semblent pas avoir beaucoup différé de celles du Néolithique, si ce n'est que les premiers exemples du passage à l'Age du métal, et en particulier du fer, en Afrique de l'Ouest, ont été constatés aux deux extrémités de la zone Sahel-savane plutôt que dans les secteurs forestiers du sud. A cet égard, de même que pour les débuts de la production alimentaire, l'ensemble des indices culturels et chronologiques permet de penser que, dans cette entreprise qui aboutit au travail du métal, la part indigène est loin d'avoir été négligeable.

Ainsi qu'il a été exposé en détail ailleurs⁴², les traces de l'Age du fer primitif en Afrique de l'Ouest se répartissent, sur le plan typologique et,

42. B.W. ANDAH (ex. Wai-Ogosu B.), 1973.

dans une certaine mesure, chrono-stratigraphique, en collections d'objets comprenant: 1. des poteries et des outils en fer et en pierre polie; 2. des poteries et du fer ou d'autres métaux, parfois en relation avec des coutumes funéraires particulières (jarres); 3. des poteries exclusivement.

Les sites où des traces du travail du fer sont mélangées avec celles d'une industrie de la pierre plus ou moins florissante constituent ordinairement les types d'assemblage les plus anciens de l'Age du fer et illustrent probablement le passage de l'Age de la pierre à l'Age du fer. Des sites correspondant à ces industries traditionnelles ont été découverts dans plusieurs parties de l'Afrique de l'Ouest et aussi ailleurs (par exemple dans la région des Grands Lacs, en Afrique de l'Est). Ces industries ont généralement laissé des scories de fer, des lames de couteau, des fragments de flèches et de pointes de lances, des hameçons et des bracelets, des pierres-marteaux, un choix d'outils en forme de hache ou d'herminette, des disques ou des anneaux de pierre, des meules et des polissoirs. Il existe également différentes tendances régionales. Ainsi, les figurines en terre cuite sont particulièrement caractéristiques du Nigeria septentrional, mais sont également présentes dans quelques sites du Ghana. Des tuyères et des fragments de ce que l'on pense être des parois de fours ayant servi à la fusion du fer ont été découverts dans le Nigeria septentrional. D'autre part, des outils bifaces grossièrement taillés sont tout à fait typiques des sites de Kamabai et Yagala en Sierra Leone. A Rim, en Haute-Volta, de lourds outils bifaces du même genre, ainsi que des haches et des herminettes, sont présents avec des jarres funéraires, ce qui témoigne d'une parenté avec le Néolithique de Guinée des temps antérieurs.

Les caractéristiques régionales sont également manifestes dans la céramique de l'Age du fer primitif. Ainsi, la séquence de Bailloud⁴³ concernant l'Ennedi et comprenant deux styles apparentés, Telimorou et Chigeou, qui s'étendent sur la période de transition entre le Néolithique récent et l'Age du fer primitif, est apparemment liée à la « céramique cannelée » de Coppens⁴⁴ pour le Tchad et au style Taimanga de Courtin⁴⁵ pour Borkou. Telimorou est associé avec les plus anciens emplacements de villages à l'air libre et daterait, suppose-t-on, du premier millénaire avant notre ère. Bailloud et Courtin soulignent les points communs qui existent entre ces styles de céramique et ceux du groupe C de Nubie, encore que ces derniers paraissent remonter beaucoup plus loin (ayant commencé vers -2000). La plupart des caractéristiques de la décoration de ces styles: bandes d'impressions obliques au peigne, hachures gravées entrecroisées, entrelacs, triangles hachurés gravés, chevrons en faux relief, rainures parallèles, etc., sont également typiques des complexes de l'Age du fer primitif découverts à Taruga, sur les sites reconnus par Lebeuf au lac Tchad, à Sindou, dans les niveaux 2 et 3 de Ntereso, ainsi que dans les grottes de la Sierra Leone. Certaines des caractéristiques du style Taruga primitif semblent annoncer

43. G. BAILLOUD, 1969, pp.31-45.

44. Y. COPPENS, 1969, pp.129-146.

45. J. COURTIN, 1960, pp.147-159.

le « complexe d'Ife » en ce qui concerne les traditions en matière tant de céramique que de figurines.

Contrastant avec ce qui précède, les styles des poteries plus récentes de Taruga ressemblent davantage à ceux des niveaux du Néolithique et de l'Age du fer inventoriés à Rim. Dans l'un et l'autre cas prédominent une grande quantité de décorations obtenues au moyen de roulettes gravées et en spirale et l'on trouve quelques exemples de l'usage de la roulette en épi de maïs. Peut-être la mieux connue à ce jour des sociétés de l'Age du fer primitif en Afrique de l'Ouest est-elle celle de Nok. Il semble que cette société ait été aussi une des plus anciennes et des plus influentes. Les gens de Nok travaillaient le fer sans aucun doute dès -500 et probablement même un peu auparavant. Ce qu'on connaît le mieux de leur culture, c'est sa très remarquable tradition artistique et, en particulier, les figurines de terre cuite. Malgré leur connaissance du travail du fer, les populations de Nok ont continué à se servir d'outils de pierre lorsqu'ils les considéraient plus appropriés. Parmi ceux-ci, on note des meules, des galets évidés, ainsi que des haches taillées ou polies. Même lorsqu'ils ont coexisté à la même époque et dans le cadre de la même tradition artistique, certains des sites de Nok ont présenté des caractéristiques originales laissant supposer des variantes régionales. C'est ainsi que les haches en pierre polie étaient totalement absentes de Taruga et qu'il existe des différences dans la poterie domestique de Samum Dukiya, de Taruga et de Katsina Ala⁴⁶.

Outre qu'elle était fermement établie il y a largement plus de 2500 ans, la culture Nok a eu, de toute évidence, une influence profonde. Ainsi, on retrouve certains des traits propres au style de Nok dans les figurines d'argile de Daima, où le travail du fer n'a commencé que vers les V^e ou VI^e siècles de notre ère.

Connah pense que, aux environs du VIII^e siècle de notre ère, les premiers habitants de Daima ont été remplacés par un peuple qui faisait un ample usage du fer, cultivait surtout les céréales et avait avec ses voisins de plus larges contacts que ses prédécesseurs. Mais la tradition de l'inhumation dans la position accroupie a continué, de même que la fabrication de figurines en argile. A aucun moment ces populations n'ont enterré leurs morts dans les énormes jarres généralement dénommées vases Sao, bien que ce type de poterie ait été présent dans la partie supérieure des tertres funéraires.

Dans un rayon de 100 km autour de Ndjamena (ex-Fort-Lamy), en République du Tchad, de nombreux et importants tertres d'anciens villages, certains atteignant jusqu'à 500 m de long, ont été découverts sur des collines naturelles ou artificielles longeant les rives des cours d'eau de la vallée du Bas-Chari. Ils renfermaient à peu près les mêmes objets qu'à Nok et à Daima. Parmi ces objets se trouvaient de belles figurines en terre cuite, représentant des personnages ou des animaux, des ornements de pierre, des armes en cuivre et en bronze, et des tessons par milliers. D'énormes vases funéraires étaient également utilisés dans ces villages, qui étaient clos de murs défensifs.

46. A. FAGG, 1972, pp.75-79.

Pour ces sites Sao, Lebeuf (1969) a obtenu des datations au radiocarbone allant de -425 à +1700, ce qui semblerait couvrir la période entière de Sao I, II et III. Toutefois, Shaw⁴⁷ estime que ces délimitations ne sont pas définies de façon satisfaisante par la stratigraphie et le matériel culturel. Si la datation -425 devait correspondre à un niveau contenant du fer, son importance serait évidente.

Pour le Nigeria méridional, Willett⁴⁸ fait remarquer que « tant de traits de la culture de Nok, et notamment de son art, se retrouvent dans les cultures ultérieures ailleurs en Afrique de l'Ouest qu'il est difficile de ne pas croire que, telle que nous la connaissons, cette culture représente la souche ancestrale dont découle l'essentiel des traditions sculpturales de cette partie de l'Afrique ». Que cette observation soit juste ou non, il est certain que les nombreuses similitudes constatées dans les arts de Nok et d'Ife ne sont pas dues au hasard⁴⁹. Comme à Nok, on trouve à Ife, à Benin et, à un moindre degré, dans d'autres anciennes villes du pays Yoruba une tradition sculpturale naturaliste qui remonte au moins à +960 (± 130), ainsi que des pendeloques et colliers compliqués.

La poterie domestique que l'on trouve à Ife représente un progrès sur les spécimens de Nok, surtout en ce que la décoration en est plus variée; celle-ci faisait appel, notamment, à la gravure (lignes droites, zigzags, pointillisme, motifs curvilignes), au polissage, à la peinture, à l'empreinte de roulettes en bois sculpté ou corde tressée. L'application de bandes d'argile servait également à la décoration, et des fragments de poterie pavaien le sol des habitations.

Les fouilles d'Igbo Ukwu⁵⁰ ont révélé que l'on travaillait certainement le fer dans le Nigeria du Sud-Est dès le IX^e siècle de notre ère, mais rien n'empêche de penser qu'on ait pu le faire plus tôt. L'art du forgeron exigeant une grande habileté, sa pratique est restée l'apanage de certaines communautés et de certains lignages. Les forgerons Igbo les plus renommés sont ceux d'Awka (à l'est d'Onitsha), qui ont apparemment obtenu d'abord leur fer (ou leur minerai?) des fondeurs Igbo d'Udi, à l'est d'Awka, et n'ont été ravitaillés que beaucoup plus tard en fer européen. D'autres foyers de métallurgie chez les Igbo étaient ceux des Abiriba — fondeurs Igbo de la Cross River (à l'est) —, des forgerons du fer et du bronze établis près de la chaîne de collines Okigwe-Arochuku, et des forgerons Nkwerre, dans la partie méridionale de cette région.

En raison du nombre trop restreint de travaux archéologiques entrepris dans cette zone, il est difficile de commenter en détail les modalités de l'évolution du travail du fer. Le voisinage des sites d'Awka et d'Igbo Ukwu et, en général, la similitude de beaucoup de spécimens suggèrent la possibilité de relations, mais l'écart dans le temps est très grand entre les deux complexes, et les forgerons d'Awka n'ont pas fait montre, tout au moins à des époques

47. T. SHAW, 1969 (a), pp.226-229.

48. F. WILLET, 1967, p. 117.

49. F. WILLET, 1967, *op. cit.*, p. 120.

50. T. SHAW, 1970 (a).

plus récentes, de certaines des qualités artistiques et techniques — notamment en ce qui concerne la fonte du bronze — caractéristiques des produits d'Igbo Ukwu.

Dans la zone d'Akwa⁵¹ des fouilles ont mis au jour quinze gongs en fer et un glaive du même métal semblable à ceux que fabriquent encore de nos jours les ferronniers d'Awka, ainsi qu'un grand nombre de cloches en bronze coulé et d'autres objets qu'on ne peut attribuer aussi aisément aux artisans d'Awka et qui datent de + 1495 (± 95).

Nous n'avons pas non plus de précisions sur l'époque où ont pu être entretenues des relations culturelles entre Ife et Igbo Ukwu, bien que Willett pense qu'Ife remonte peut-être beaucoup plus loin que nous ne l'imaginons aujourd'hui et qu'elle puisse même être beaucoup plus proche de Nok que ne le suggèrent les informations actuellement en notre possession (vers le XIII^e ou XIV^e siècle de notre ère). Si, comme tendent à le démontrer des indices ethnographiques découverts au Nigeria méridional, et comme l'estime Frobenius, les colliers d'Ife sont bien les mêmes que les « akori » de la côte de Guinée, il est alors concevable que les colliers de verroterie d'Igbo Ukwu aient été confectionnés à Ife. Dans ce cas, la culture d'Ife remonterait au moins aussi loin que les découvertes faites à Igbo Ukwu (IX^e siècle de notre ère). A cet égard, il n'est pas moins significatif qu'une discontinuité de tradition enregistrée à Ife dans la sculpture sur pierre, l'industrie du verre et les figurines en argile se retrouve en grande partie à Daima⁵² et que la discontinuité culturelle constatée à Daima se situe entre les VI^e et IX^e siècles de notre ère. Et si certains objets funéraires découverts à Daima tendent à indiquer l'existence de relations commerciales entre Ife et Daima, il est très possible qu'il y ait à la fois parallèle culturel et coïncidence chronologique. Il y aurait de grandes chances pour qu'Ife remonte au moins au VI^e siècle de notre ère.

L'Age du fer en extrême Occident

L'Age du fer dans la partie extrême-occidentale de l'Afrique est encore moins connu qu'il ne l'est à Nok et dans les zones avoisinantes. Ainsi, le peu d'informations que nous possédons en ce qui concerne la Mauritanie porte non pas sur un Age du fer, mais sur un « Age du cuivre ». Dans la région du moyen Niger, et particulièrement en Sénégalie, nous ne disposons que d'une séquence chronologique partielle⁵³.

Les fouilles effectuées par N. Lambert à Akjoujt (Mauritanie)⁵⁴ ont révélé que la fonte du cuivre dans le Sahara occidental date au moins de -570 à -400. Cette période peut être aussi celle du commerce du cuivre à travers le Sahara. A l'un des gisements, on a évalué à 40 tonnes la quantité cuivre extraite, et il est possible qu'une partie de cette production ait été exportée

51. D. HARTLE, 1966, p. 26; *id.*, 1968, p. 73.

52. G. CONNAH, (a), *op. cit.*, pp. 146-147.

53. O. LINARES DE SAPIR, 1971, pp. 23-54.

54. E.W. HERBERT, 1973, pp. 170-194.

du Sahara occidental au Soudan. Bien que l'importance d'Akjoujt ait décliné dans les débuts des temps historiques, peut-être à la suite de l'épuisement des ressources en bois utilisable pour la fusion des métaux (ce qui fut le cas à Méroé), le négoce transsaharien continuera d'assurer les approvisionnements en cuivre et objets de cuivre à travers le Soudan central.

Les innombrables objets de cuivre provenant des sites archéologiques ou figurant dans les collections des musées, sans compter ceux qui sont mentionnés dans les écrits, donnent à penser que l'utilisation de ce métal, pour rare qu'il fût, a été longtemps fort répandue en Afrique de l'Ouest, bien qu'elle n'ait pas donné lieu à la fabrication d'autant d'objets que le bois, le fer et l'argile. Les importations de cuivre et d'alliages de cuivre avaient lieu sous des formes qui n'ont guère changé au cours des siècles : lingots, manilles, bagues, fils, cloches et récipients, produits destinés probablement, les uns à alimenter en matière première l'industrie locale, les autres à être fondus à cire perdue, martelés, étirés, torsadés, etc.

Les populations africaines distinguaient le cuivre rouge, c'est-à-dire le cuivre à son état pur, du bronze et du cuivre jaune ou laiton. Malheureusement, cette précision fait défaut dans la plupart des écrits. En fait, il est indispensable de procéder à l'analyse spectrographique pour déterminer la teneur réelle en tel ou tel métal d'un objet et la préférence marquée par les premiers utilisateurs du cuivre et de son alliage (le bronze).

La région du Moyen-Niger

On a trouvé des tertres artificiels, lieux d'habitat ou sépultures (tumulus), dans trois secteurs principaux de la région du moyen Niger qui sont situés :

- au confluent Niger-Bani, dans la vallée de la Bani ;
- au nord et au nord-est du Macina et de Ségou ;
- à l'extrême est à l'intérieur de la boucle du Niger, en Haute-Volta.

Dans ces trois zones, on a trouvé des poteries volumineuses et épaisses fréquemment employées comme jarres funéraires et le plus souvent décorées au moyen de roulettes de corde tressée. Par endroits, ces jarres funéraires se rencontrent par deux ou par trois, avec de l'outillage domestique. En Haute-Volta (Rim), les principaux outils ainsi découverts sont en fer et en pierre polie ; il s'y mêle de la poterie ménagère. On a trouvé également des objets en bronze et en cuivre dans la boucle du Niger. Dans le Macina et la région de Ségou, mais non à Bani ni à Rim (à l'extrême est, en Haute-Volta), on a découvert une poterie moulée caractéristique se présentant sous diverses formes, de beaux plats et bols de faible épaisseur et dont certains sont nervurés, avec un socle ou à fond plat, des gobelets à pied, des cruches et des vases tronconiques⁵⁵.

À Ségou et à Tombouctou, certaines de ces populations de l'Age « du fer » étaient composées principalement d'agriculteurs qui cultivaient le millet et le riz ; d'autres s'adonnaient surtout à la pêche en utilisant, de préférence à

55. G. SZUMOWSKI, 1957, pp.225-257.

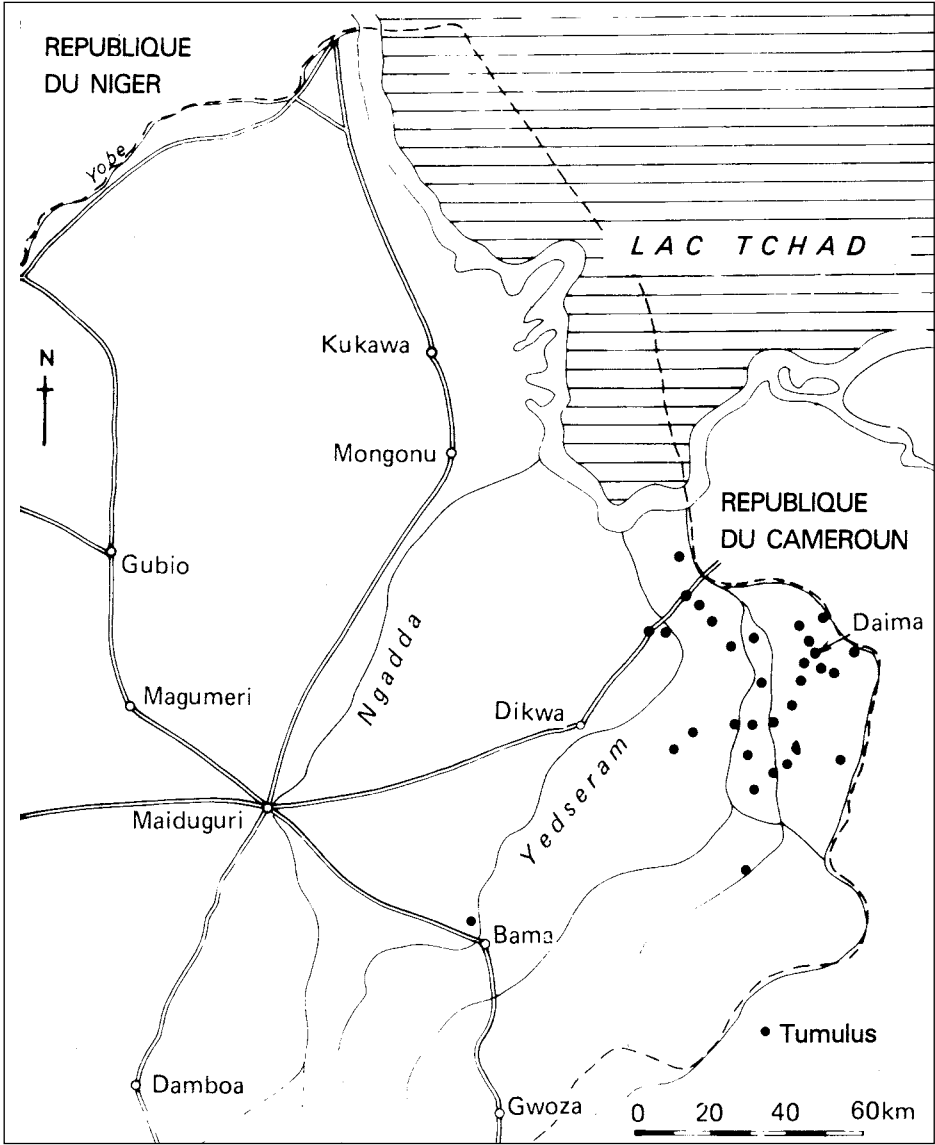


Figure 5. Tumulus de débris du Firki.
 (D'après G. Connah, 1969 (b).)

des harpons en os, des filets lestés de morceaux de terre cuite. Il existait dans cette région de remarquables monuments pré-islamiques, aux pierres artistiquement dressées au marteau, et quelques-unes des découvertes s'étendent sur des dizaines d'hectares, témoignant de concentrations importantes de population. Mais très peu de ces sites ont été inventoriés ou, quand ils l'ont été, ce fut seulement de façon superficielle. Beaucoup, cependant, ont été soumis à un pillage en règle par les Français⁵⁶.

Seules des fouilles étendues permettront de déterminer les dimensions exactes et la nature de ces installations, et le genre d'économie des populations qui y ont vécu. Il n'a pas encore été établi de séquence chronologique à propos de ces sites. Monod pense que ces cultures à jarres funéraires ont fait partie d'un « complexe lehim » plus étendu, centré sur la Méditerranée et confinant aux régions de la boucle du Niger, ce qui implique que ces cultures de l'Age du fer en Afrique de l'Ouest sont postérieures à l'avènement du monde arabe (C'est-à-dire +1000 et +1400). Toutefois, les résultats de recherches récentes ne confirment pas cette opinion.

A Kouga, par exemple, les fouilles pratiquées dans un tumulus ont permis d'attribuer une datation de +950 (± 120) à un niveau relativement récent contenant de la poterie peinte en blanc sur fond rouge. Des tessons trouvés en surface portaient des empreintes de millet, de blé et peut-être de maïs. Les indications recueillies à ce site et dans d'autres de cette partie de l'Afrique de l'Ouest évoquent un niveau de l'Age du fer plus ancien principalement caractérisé par des tessons porteurs d'empreintes ou dépourvus de toute décoration, par des outils en os et en pierre, et par des bracelets. En Haute-Volta, une tradition culturelle apparentée remonte encore plus loin, au V^e ou VI^e siècle de notre ère⁵⁷.

La région de la Sénégambie

Des tumulus funéraires ont été également découverts dans certains secteurs de cette région, en particulier à Rao, situé à l'embouchure du Sénégal⁵⁸, et dans le nord du Sénégal, le long du fleuve. Dans ce cas aussi, la plupart n'ont pas encore été inventoriés en détail; toutefois, une étude superficielle a indiqué que les défunts étaient ensevelis dans des habitacles en bois recouverts de tertres d'au moins quatre mètres de hauteur et contenant des outils en fer, des bracelets en cuivre, des colliers, des bijoux en or et plusieurs sortes de poteries aux formes simples: pots, bols, gobelets et jarres, non peints, mais surchargés de motifs décoratifs compliqués, surtout réalisés par entaillages et piqûres, sans utilisation du peigne.

D'après les fouilles récentes, ces mégalithes dateraient de 750 de notre ère⁵⁹, c'est-à-dire d'une période postérieure à celle qui nous intéresse principalement dans le présent chapitre.

56. O. DAVIES, 1967 (a), p. 260.

57. B.W. ANDAH (ex. Wai-Ogosu B.), 1973, *op. cit.*

58. J. JOIRE, 1955, pp. 249-333.

59. C. DESCAMPS et G. THILMANS, 1972.

Les principaux sites du littoral de cette région concernent plus directement notre période. Ils comportent surtout des amas de coquillages. Près de Saint-Louis et sur le cours de la Casamance, d'énormes baobabs y ont parfois poussé. Les amas de Saint-Louis étudiés par Joire⁶⁰ ont révélé, comme plusieurs autres, une industrie dont subsistent çà et là des tessons portant des empreintes au peigne, un anneau de cuivre et fer tressés, une hache en os et quelques autres objets façonnés, également en os. Entre autres choses, les populations dont il nous reste ces amoncellements de débris péchaient les huîtres et en faisaient commerce avec les populations de l'intérieur. Entre Saint-Louis et Joal, le littoral de dunes et de rochers considéré comme impropre à l'ostréculture⁶¹ était à l'Age du fer et depuis le Néolithique habité par une population dense. A Dakar (par exemple à Bel-Air), on trouve des vestiges de l'Age du fer nettement stratifiés au-dessous du Néolithique. Les formes et l'ornementation des poteries ont peu varié au cours des siècles, en sorte que les sites non stratifiés ne peuvent être classés d'une manière satisfaisante.

Dans la Basse-Casamance, une étude de plusieurs amas de coquillages effectuée sur une superficie de 22 km sur 6 a révélé une séquence culturelle s'étendant de -200 à +1600 et imbriquée avec des éléments du début de la culture matérielle moderne dyula. Sapir pense que la phase la plus ancienne connue jusqu'ici (période de -1200 à +200), mise au jour uniquement dans les sites de Loudia et de Quolof, appartient au Néolithique récent plutôt qu'à l'Ancien. Les contacts et les influences culturelles sont révélés par la poterie de cette époque, qui partage des techniques décoratives comme la gravure en lignes ondulées avec la poterie néolithique largement répandue du cap Vert⁶² à l'Algérie méridionale⁶³ et même jusqu'en Afrique centrale. On n'a pas trouvé dans ces sites d'outils de pierre, mais des concrétions de fer des marais s'y rencontrent fréquemment, laissant supposer une utilisation du fer. On a toutefois signalé dans les environs de Bignona la présence de haches de pierre préhistoriques qui avaient dû être extraites d'amas de coquillages.

Les données archéologiques de cette période évoquent des installations éparses constituées en petits camps sur des arêtes sablonneuses peu élevées, probablement recouvertes d'herbes et d'arbustes et entourées de forêts. On n'y pratiquait pas la pêche aux crustacés et il est difficile de se représenter comment ces populations assuraient leur subsistance, les rares ossements d'animaux découverts appartenant à quelques mammifères qu'il est impossible d'identifier.

L'absence totale de traces de mollusques et d'arêtes de poissons (dans quatre sites représentant environ 400 ans d'occupation de terrain), et la présence de fragments de poterie dont la matière ne renferme pas de coquilles broyées, sont considérées par les premiers chercheurs comme révélatrices de l'inadaptation de ces « premiers habitants » de la côte à la vie en

60. J. JOIRE, 1947, pp.170-340.

61. O. DAVIES, 1967 (a), *op. cit.*, *id.*, 1967 (b), pp. 115-118.

62. R. MAUNY, 1951, pp.165-180.

63. H.J. HUGOT, 1963.

milieu littoral. Pour Aubreville⁶⁴, des forêts denses ont jadis recouvert toute la région entourant le plateau d'Oussouye avant d'être détruites par le feu puis converties en champs de paddy. Si cette opinion est fondée, il se peut que, déjà, ces habitants de la Période I aient été des agriculteurs, cultivant peut-être le riz de montagne en culture au sec.

Au cours des occupations qui suivirent (Périodes II à IV), c'est-à-dire postérieures à + 300, la faune abondante des mangroves et des marigots a été mise à contribution et il est possible qu'on ait pratiqué également l'agriculture. Une recherche systématique de traces de riz et d'autres plantes n'a toutefois pas encore été effectuée. A ces niveaux, les archéologues considèrent leurs découvertes comme « correspondant bien aux pratiques dyula anciennes et modernes », cependant que la séquence des types de poterie rattache les anciens amas de détritits alimentaires aux amas modernes avoisinants.

Cette séquence, on s'en aperçoit aujourd'hui, semble trop récente pour bien nous renseigner sur les origines de la culture du riz aquatique dans cette région. Toutefois, il peut être utile de noter ici que Portères⁶⁵ voit la Sénégambie comme un centre secondaire de propagation de l'*Oryza glaberrima*, le centre principal se situant quelque part au voisinage du Moyen-Niger.

Les sites de la Basse-Casamance représentent apparemment une étape avancée de la culture du riz aquatique. A cette époque, l'utilisation d'outils en fer a permis de mettre en valeur les lagunes à mangrove et de quadriller les terrains alluviaux d'argile lourde pour en faire des champs de paddy. En réalité, il conviendrait de chercher les premiers centres de la culture de l'*Oryza glaberrima* dans les sols plus meubles des vallées intérieures asséchées, où il aurait été possible de cultiver le riz de montagne qu'on aurait pu semer à la volée ou planter au plantoir après avoir déboisé le terrain au moyen d'outils en pierre.

Seules des recherches archéologiques de plus grande ampleur effectuées dans les zones clés permettront de déterminer ce qu'il en était exactement en matière d'agriculture. De toute façon on sait maintenant que des aspects identifiables de la culture dyula étaient présents dès la Période II. Des groupes vivaient, tout comme aujourd'hui, sur des arêtes sablonneuses dans les vallées alluviales ou non loin de celles-ci, jetant leurs déchets en des endroits déterminés. Là se formaient de volumineux amoncellements contenant des fragments de poterie et d'autres détritits qui rappellent la culture matérielle dyula. Pendant toute la période, la céramique traditionnelle de la Basse-Casamance a pratiqué les décorations gravées, ponctuées et imprimées, plutôt que peintes, et les formes utilitaires plutôt qu'ornementales ou propres aux cérémonies. Quant à savoir si ces populations de la Casamance enterraient de la poterie avec leurs morts, voilà qui demeure une inconnue, puisqu'il n'a été trouvé aucune tombe dans ces sites ou dans leurs environs.

Arkell, parmi d'autres, a émis l'avis que les traditions du travail du fer, dont il a été question plus haut, se sont introduites en Afrique de l'Ouest à partir de la sphère égypto-nubienne, tandis que certains, comme Mauny, les

64. A. AUBREVILLE, 1948.

65. R. PORTÈRES, *op. cit.*, 1950.

font provenir de Carthage. Mais entre autres choses, les tenants de ces thèses n'estiment pas à leur juste valeur les différences fondamentales qui apparaissent dans la façon dont la métallurgie du fer s'est développée dans les deux régions. Dans la sphère égypto-nubienne, le passage à l'Age du fer s'est opéré par les étapes du travail du cuivre, de l'or et de l'argent, du fer météorique dans la période dynastique, et ensuite du fer terrestre. En revanche, les centres du travail primitif du fer en Afrique au sud du Sahara sont passés directement de la pierre au fer sans l'intermédiaire ou presque du travail du cuivre ou du bronze, sauf, peut-être, en Mauritanie. En fait, le cuivre et le bronze ont reçu par la suite un traitement à peu près semblable à celui du fer, alors que, dans la sphère égypto-nubienne, le cuivre et, plus tard, le fer, ont été travaillés selon des méthodes très différentes. Les datations auxquelles on a pu procéder n'étaient pas plus les deux variantes de la théorie de la diffusion que ne le font les indices culturels recueillis directement. C'est ainsi que les Garamantes de Libye et les populations méroïtiques ont apparemment commencé à se servir de chars et, sans doute, d'outils en fer approximativement à l'époque (-500) où le travail du fer a commencé dans la région de Nok, dans le nord du Nigeria. Du reste, la datation de certains sites autorise à penser que le travail du fer a même pu débiter dans la région de Nok dès -1000.

En réalité, la thèse selon laquelle la métallurgie du fer se serait propagée de l'extérieur à l'Afrique de l'Ouest n'attribue pas assez d'importance aux nombreux problèmes relatifs aux modalités, à l'époque et aux lieux (il n'y en a pas eu nécessairement qu'un seul) de l'accomplissement des premiers pas qui ont été faits pour passer du matériau roche ou terre aux métaux qui, résistants et durables, se révélaient plus efficaces que la pierre en tant qu'armes et se prêtaient à de nombreuses autres utilisations. A cet égard Diop⁶⁶ et Trigger⁶⁷ ont très justement fait remarquer que « les premières datations relatives aux sites de l'Age du fer en Afrique occidentale et méridionale devraient nous rappeler qu'il ne faut pas rejeter la possibilité que le travail du fer ait pu se développer indépendamment dans un ou plusieurs endroits au sud du Sahara ». Trop souvent, on a confondu la question des débuts avec celle du degré de raffinement des techniques. Qui plus est, les chercheurs qui ont défendu la thèse selon laquelle le travail du fer se serait propagé du Proche-Orient en Afrique ont généralement supposé (à tort semble-t-il) que les étapes de la métallurgie relevées au Proche-Orient et en Europe ont dû obligatoirement exister dans toute l'Afrique.

Le commerce préhistorique et les premiers États de l'Afrique de l'Ouest

Des articles découverts dans les tombes au Fezzan nous apprennent que, entre le I^{er} et le IV^e siècle de notre ère, des marchandises romaines étaient

66. C. A. DIOP, 1968, pp.10-38.

67. B.G. TRIGGER, 1969, p. 50.

importées dans cette région. Apparemment, après avoir remplacé les Carthaginois sur la côte tripolitaine dans la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère, les Romains, à leur tour, importèrent du Soudan de l'ivoire et des esclaves, les Garamantes continuant à jouer le rôle d'intermédiaires. Des sources littéraires mentionnent également des expéditions de chasse et des raids dans le sud, et l'on a découvert des objets d'origine romaine le long de la « route des chars » au sud-ouest du Fezzan. Après le déclin de Rome, le commerce périclita, mais connut un renouveau avec la restauration de l'Empire byzantin après 533 de notre ère et avant l'invasion du Fezzan par les Arabes⁶⁸. Ainsi, de récentes études archéologiques montrent clairement l'importance, aux temps préhistoriques, des relations commerciales à grande distance avec les populations du Sahara et de l'Afrique septentrionale. Mais des affirmations comme celle de Posnansky⁶⁹, selon laquelle « pour découvrir les origines du commerce lointain en Afrique de l'Ouest, nos recherches doivent commencer dans les sables du Sahara », ne s'en trouvent pas pour cela justifiées. Pour bien intentionnée qu'elle puisse être, une telle assertion est erronée et peut avoir des conséquences néfastes. Elle tend, entre autres choses, à négliger le fait qu'un système interne de commerce sur de grandes distances existait en Afrique de l'Ouest longtemps avant le commerce transsaharien et avait facilité le développement de celui-ci.

Selon l'auteur, les indices recueillis témoignent de l'existence, depuis les débuts de l'Age du fer, de liaisons commerciales florissantes formant un réseau complexe et fort étendu, alimenté par les produits d'industries locales et exploité entre les populations du littoral (poisson, sel) et les agriculteurs de l'intérieur, d'une part, et entre ces populations méridionales et les sociétés plus spécifiquement pastorales du nord, de l'autre. Ce commerce portait sur d'importants produits locaux : le fer et la pierre (pour les outils et les armes), le cuir, le sel, les céréales, le poisson séché, les tissus, la céramique, les bois travaillés, les noix de cola et les parures en pierre et en fer.

Comme Posnansky lui-même l'admet, dans de nombreuses communautés de l'Afrique de l'Ouest, des haches de pierre polie, connues au Ghana sous le nom local de *nyame akume*, et des poteries étaient transportées sur des centaines de kilomètres au Néolithique et à l'Age du fer. Les râpes en pierre de la « culture » de Kintampo, que la datation situe vers -1500, étaient taillées dans une marne dolomitique manifestement transportée sur de grandes distances, puisqu'il en a été trouvé à la fois dans la plaine d'Accra et dans le nord du Ghana. A Rim, près de Ouahigouya, les niveaux de l'Age du fer/Néolithique sont liés à l'existence de fabriques de haches et le site a été selon toute apparence un centre important du commerce des haches à destination de régions dépourvues de la matière première nécessaire.

Une autre preuve d'un commerce local de matières premières datant de l'Age du fer nous est fournie par la présence, dans la matière utilisée pour la

68. Point de vue opposé à celui-ci dans les chapitres 17, 18 et 20 du présent volume. Note du directeur de volume.

69. M. POSNANSKY, 1971, p. 111.

fabrication des pots, d'argiles étrangères à la région où on les a découverts. Et sans doute ce commerce local nous révèle-t-il certains aspects du mécanisme des principaux faits économiques, sociaux et politiques inhérents à la fondation de l'antique empire du Ghana. Il est certain que son importance ne se limite pas à indiquer des contacts culturels à l'échelon régional et démontrer que très peu de sociétés agricoles ont jamais été totalement indépendantes.

Les modalités du développement du commerce et de l'artisanat (industrie) internes en Afrique de l'Ouest ont déterminé le tracé des routes commerciales entre le monde de cette partie de l'Afrique et celui du Sahara et les ont alimentées en trafic. Ce commerce intérieur a également favorisé la formation de villages et de villes de plus grandes dimensions au cours du Néolithique récent et de l'Age du fer. Des informations archéologiques de plus en plus nombreuses, même en ce qui concerne les régions forestières de l'Afrique de l'Ouest, continuent d'indiquer que l'apparition ultérieure des royaumes Asante, du Benin et Yoruba, ainsi que de la culture d'Igbo Ukwu ont dépendu essentiellement d'une exploitation pleinement satisfaisante de leur environnement par des peuples primitifs qui utilisaient le fer et, dans certains cas, par des hommes n'en connaissant pas l'usage.